

Nous sommes rassemblés ce soir pour fêter Agnès Desarthe, et ce à plusieurs titres, une décoration, et un anniversaire, j'aime à penser que la coïncidence est voulue.

Quand elle m'a demandé de dire à cette occasion quelques mots et de lui remettre cette décoration, j'ai été touchée, flattée, honorée, heureuse, et pas du tout inquiète, ce qui aurait du me mettre la puce à l'oreille, car, en temps ordinaire, l'inquiétude est un sentiment familier.

Notons au passage, de manière desarthienne, que cette expression la puce à l'oreille, est tout ce qu'il y a d'étrange. Qui est cette puce? Nous pouvons supposer qu'elle renvoie par association à l'idée de se gratter la dite oreille, dubitativement, sauf que de nos jours, on pense plutôt à un pou dans ce genre de circonstance. Bref...

Non, j'étais fière et contente, et c'est tout. Je savais parfaitement ce que j'allais dire de mon amie, cette écrivain magnifique, mon écrivain préférée, depuis si longtemps. J'allais écrire, pour parodier un des anciens titres de son prochain roman - ai-je le droit de le dire?- une chanson d'amitié et de fidélité.

Le titre est maintenant : Ce cœur changeant.

Puis les semaines ont filé, comme d'habitude, plus vite encore peut-être, et soudain, ce fut Mai. La pluie dégoulinait sur les marronniers. Les grosses grappes blanches qui font d'eux les rivaux printaniers des sapins de Noël, croulaient sous les averses, il était plus que temps.

Et soudain j'eus peur.

Un conseil : réservez vos hommages à ceux, à celles que vous pensez ne pas connaître. C'est beaucoup plus facile. Car connaître quelqu'un, c'est savoir qu'on ne sait rien de lui, rien d'elle. Et que ce que l'on croit savoir est probablement faux.

Je me suis rappelée opportunément d'une maxime de Grace Paley, qu'Agnès cite souvent, Ecrivez avec ce que vous ne comprenez pas du tout.

On écrit avec ce que l'on a oublié, on écrit avec ce que l'on ne comprend pas. Je ne me souvenais d'aucun moment de la vie d'Agnès et j'avais peur de mal comprendre par trop grande proximité, par dangereuse familiarité, la portée de son oeuvre, alors je pouvais me lancer.

Commençons par quelques chiffres, me dis-je.

Et tutoyons-nous.

Tu es née le 3 Mai 1966 dans le 13^e arrondissement de Paris, nous fêtons avec 3 jours de retard tes 49 ans, 7X7, le meilleur chiffre qui soit pour un cheval de feu, selon les haruspices chinois.

Tu es, si j'ai bien compté, l'auteur de 37 livres, encore ces excellents 7 et 3, du coup j'aime mieux ne pas penser qu'il y en a sans doute 38 ou 39, on en oublie toujours, des romans, deux essais, des contes, des albums, c'est beaucoup, il faut dire que tu as commencé très tôt. Le premier est paru, tu n'avais pas vingt-cinq ans. 5X5.

Tu as eu une enfance que tous s'accordent à dire heureuse, et toi la première. Fille du milieu, entre Laurent et Elsa, tu as eu une enfance placée sous le signe de la chance d'être vivante, au chaud et aimée, pleine d'appétit, alors que tu voyais ton père, le grand pédiatre Aldo Naouri soigner des enfants malades.

Une enfance placée sous le signe de la chance d'être vivante et aimée, alors que tant d'autres, comme ces personnes de la famille de ta mère, Jeanne, ont du fuir la haine et les persécutions.

Leur souvenir, pour être tu, n'en est pas moins omniprésent, la déchirure de leur disparition.

Tu es une enfant surdouée, infiniment curieuse de tout connaître, de tout découvrir, de tout apprendre, qui vit une enfance mi-ashkenaze mi-sépharade, dans une famille de gauche des années 70, où l'on discute énormément, tradition et modernité sans cesse confrontées.

Tu es une élève brillantissime, entourée de professeurs que tu n'as jamais oubliés tant tu sais leur devoir, et qui ne t'ont pas oubliée non plus tant tu rayonnais d'un éclat particulier. Vite tu es normalienne, vite tu es agrégée, vite tu ne veux pas enseigner, vite te voilà mariée à 24 ans, avec Dante que tu aimes depuis si longtemps déjà, te voilà enceinte. Vous voilà parents. Te voilà une femme libre de vivre sa vie. De l'inventer.

C'est à cette époque que je t'ai rencontrée.

Tu es entrée dans mon bureau, très grande et très belle, j'étais , je le suis encore aujourd'hui, impressionnée par ta présence.

Nous avons parlé de livres. C'était en 1990. Depuis nous n'avons jamais cessé.

Ce jour-là, nous avons évoqué Sylvia Townsend Warner, une écrivain anglaise spécialiste de Purcell, organiste, anarchiste, et homosexuelle, partie en Espagne en 36, soutenir les Républicains, une styliste sublime, à qui l'on doit en particulier, Un Cœur Pur, Laura Willowes et le Diable déguisé en belette, un roman communiste, disait-elle, et qui faisait l'hypothèse suivante: la trajectoire d'un roman est la résultante du croisement d'une vision, qu'elle comparait à la trame d'un métier à tisser et d'une phrase, qui est comme l'aiguille tirant le fil. Rien ne se peut s'il manque l'une ou l'autre.

Le texte est un tissage. Sa vérité se lit en son envers.

Et cet envers est comme une seconde vie.

Passionnée de transmission, tu écris : « chaque fois qu'un personnage, que ce soit dans un livre ou dans un film, découvre l'alphabet et son fonctionnement, je pleure. La qualité de l'oeuvre importe peu, ce que je recherche, c'est la scène: un doigt suit une série de lettres et parvient, pour la première fois à en décoder la sonorité, à en déchiffrer le sens. Il ne m'en faut pas plus: les larmes coulent. »

Tu es convaincue que les livres nous protègent et nous habitent, que la poésie est la vraie vie et que les mots sont notre vrai pays. Elevée dans un appartement où flottaient, comme des brumes dans la lande, l'anglais et le russe, le yiddish et l'arabe, l'hébreu et peut-être d'autres langues encore, tu es devenue dans le

même mouvement traductrice et écrivain, conteuse et poète, passionnée d'histoires, celles qu'on raconte aux enfants qui ne les oublient jamais, et de formes, ces phrases qu'on recopie dans tes livres, parce qu'elles sont si belles que ce sont des trésors.

Il y a eu Juanita le Pingouin, que nous sommes assez peu à connaître. Les pieds de Philomène, que j'aime spécialement, l'Expédition, le Monde d'à côté. ou A deux c'est mieux: des histoires pour préparer les enfants aux énigmes passionnantes de l'amour et du mariage. De même que ce long-seller qu'est Je ne t'aime pas Paulus, et sa suite, Je ne t'aime toujours pas Paulus. Il y eut aussi les Peurs de Conception, mon préféré peut-être. Le plus subversif sûrement comme son titre le suggère. Et Je manque d'assurance, inspiré librement d'une histoire racontée par ton ami Micha Lescot.

Tu y appliquais ce précepte d'une des écrivains que tu aimes le plus : Virginia Woolf.

Observez perpétuellement, observez l'inquiétude, la déconvenue, la bêtise, vos propres abattements, mettez sur le papier cette seconde vie qui inlassablement se déroule derrière la vie officielle, mélangez ce qui fait rire et ce qui fait pleurer. Inventez de nouvelles formes, plus légères, plus durables.

Et cela fit de toi à mes yeux, la plus vivante, la plus moderne, la plus classique, la plus profonde, la plus drôle et la plus poétique des écrivains pour la jeunesse.

Comme Isaac Bashevis Singer, ton maître, tu savais que les enfants sont les lecteurs les plus fiables et les plus précieux, les plus honnêtes. Ils s'intéressent à l'histoire, et se fichent de la célébrité de l'auteur. Les enfants sont les lecteurs qui nous resteront quand la littérature aura perdu le combat face au marketing, à la communication, à la simplification de tous les sentiments et de toutes les émotions par raréfaction des mots et de l'oxygène. Mais peut-être près tout ne perdra-t-elle pas?

Les années ont passé, Agnès, Léonard et Isaac ont grandi, l'un est devenu un musicien exigeant et l'autre passe les concours de Normale-sup, à son tour. Artemio et Ôma sont, à ce qu'on dit, des questionneurs, des conteurs et deux lecteurs fanatiques, singeriens, justement.

Tu es devenue une traductrice réputée. À ton actif la traduction de plus de trente livres pour enfants. Maurice Sendak, Anne Fine, Lois Lowry te doivent beaucoup. Côté littérature générale, tu as écrit la nouvelle et magnifique traduction de la Chambre de Jacob de Virginia Woolf, et celle des Papiers de Puttermesser de Cynthia Ozick - un livre tellement méconnu, tellement bouleversant, pour lequel tu as obtenu le prix Laure Bataillon. Je cite en passant La belle vie de Jay McInerney, et j'arrête les énumérations. On l'a compris tu es une passeuse patiente, acharnée, combative et déterminée, membre de jurys prestigieux, comme le prix Coindreau, ou le prix Russophonies, qui aident les livres venus d'ailleurs à se faire une place ici, les fleuves de la littérature

américaine et anglaise, russe et hongroise, tu y baignes, jamais dans la même eau.

Mais surtout, surtout, tu as écrit des romans.

Vite, vite, en 1996, tu as obtenu le prix Inter, pour Un secret sans importance. tu avais juste trente ans et des poussières. C'est une constante chez toi, cette manière d'aller très vite et lentement du même mouvement, d'être une contemplative hyperactive, dans le même temps. Une surdouée inadaptée, une égotiste dévouée, une mémorialiste amnésique, une mère sauvage, une poète qui raconte. Une rêveuse à ses fourneaux. Une travailleuse oxymore écrivant inlassablement un nouveau livre qui jamais ne sera celui qui était prévu, mais un autre toujours un autre. Je me penche sur l'eau claire du passé, et dès que j'y plonge la main, tout se brouille » dis-tu .

Il y a eu ensuite cinq photos de ma femme, en 1998, et je me souviens de toi faisant des repérages aux Beaux -Arts pour les besoins de ce beau roman.

Et puis il y eut c'était l'étrange année 2000, les bonnes intentions, un roman prémonitoire. Les écrivains honnêtes sont des canaris au fond de la mine, ils sentent venir les coups de grisou.

On y voyait à l'oeuvre ce retour d'antisémitisme, ce racisme vichyste mal refoulé, feu mal éteint qui commençait à regagner du terrain. Nous commençons à avoir peur, et tu le disais. Avec audace, avec force.

Dans ces années-là pour résister en plongeant plus profond encore dans la littérature, notre pays, nous avons produit ensemble des portraits radiophoniques pour France-Culture. Des portraits de femmes écrivains.

Sylvia Townsend Warner, forcément, notre commune marraine, Flannery O'Connor, son Sud, ses évangélistes fous, Karen Blixen, qui disait : quand le conteur est loyal avec l'histoire, alors à la fin le silence parlera ; quand l'histoire a été trahie, alors le silence n'est que vide.

Et puis , et peut-être les plus essentielles : Marina Tsvetaeva, et Virginia Woolf. Des heures que dis-je des semaines à lire, écrire, penser ensemble, à choisir des musiques et des textes, à faire ce que tu aimes je crois par dessus tout: transmettre les émotions de pensée, la beauté des phrases, les images qui protègent provisoirement, de la laideur, de la violence et du mal.

C'est en 2006 que tu as publié le roman qui t'a rendue enfin très célèbre et très riche : Mangez-moi.

Bon je blague. A ma décharge, cela fait plus de dix minutes que je suis sérieuse. Mon maximum académique.

Disons : célèbre. A juste titre. Parce qu'il parle de manière blixenienne, de don et de nourritures, d'amour et de trahisons, on peut dire, je crois qu'il inaugure une manière, ce serait le premier roman de la maturité. A quarante ans, te voici une nouvelle fois précoce.

Ton combat, puisque tu es une combattante même si tu professes ne t'occuper
, comme disait Voltaire, que de cultiver ton jardin, tes roses et tes herbes
sauvages, tu l'as mis en mots dans ce Comment j'ai appris à lire qui adoucit
tant l'âme et le cœur de tous ceux que la culture intimide ou rejette. Un essai
d'une intelligence diabolique sur les chemins paradoxaux de la connaissance, de
la liberté, de la poésie. Un livre samizdat, que l'on se passe comme un talisman.
Car traductrice, romancière, lectrice, professeure, scénariste, jurée, dramaturge,
chansonnière, gymnaste, yogi, membre de conseil d'administration du centre
national des lettres, (que c'est long à dire) mère, fille, amie, soeur, épouse,
muse, rabbine à tes heures, et femme du bouc émissaire, tu es pour moi et
avant tout, une poète, comme l'était ta vraie modèle, ni Woolf, ni Blixen mais
cette dingue de Marina Tsvetaieva.

Celle qui ne ne pose d'autre question que

Comment faire parler son cœur ?

Comment un humain peut-il se faire entendre,

puisque les mots trahissent comme les hommes.

Dans ton tout dernier livre, Le monde de FRRRRINTEK que nous sommes encore
peu nombreux à connaître, un conteur, Frrrintek qui se nomme en vérité
Orlando, invente le monde pour distraire, enseigner et manipuler son petit frère,
Grondouk. Grondouk se tait, observe et interprète la douleur qu'il observe
autour de lui.

Frintek est romancier, il nous embobine, à lui le monde. Grondouk est le poète. A lui l'éternel doute et l'infini questionnement du petit frère. La marque du manque.

Les poètes sauvent le monde, et c'est pourquoi, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés par le Président de la République, je vous fais, Agnès Desarthe, chevalier dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

Le roman disait Flannery O'Connor, c'est le triomphe du mystère de la personne humaine. Le mystère. Tout est là.

La littérature s'adresse à tous ceux qui cherchent à approfondir leur sens du mystère au contact de la réalité,
et leur sens de la réalité au contact du mystère.

C'est le soleil énorme, un soleil rouge et mortel, d'une nouvelle prodigieuse intitulée Révélation qui avait ébloui Agnès Desarthe l'année où ensemble nous avons exploré les arcanes de l'oeuvre de Flannery O'Connor.

Je n'aime que la nouveauté extrême ou les choses du passé...